Les trois vagues féministes – une construction sociale ancrée dans une histoire

Johanna Dagorn

▶ **To cite this version:**

Johanna Dagorn. Les trois vagues féministes – une construction sociale ancrée dans une histoire. Diversité : ville école intégration, 2011. hal-02053657

HAL Id: hal-02053657
https://hal.science/hal-02053657

Submitted on 1 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Johanna DAGORN de GOÏTISOLO

Laboratoire EA 4140 (Laboratoire Cultures, Education, sociétés)

Université Bordeaux Segalen

Observatoire International de la Violence à l'Ecole

Résumé : Cet article propose une réflexion sur le(s) féminisme(s) à travers une approche sociohistorique des trois vagues successives, de la fin du XIXème siècle à nos jours. En recontextualisant chaque courant et mouvement dans son époque, cet écrit montre que le(s) féminisme(s) (comme tout projet humaniste), est fortement corrélé au contexte politique et sociétal et aux champs émergents des sciences humaines. Il met également en exergue la multiplicité des pensées féministes, à l'image de la diversité de notre société.

Les trois vagues féministes : une construction sociale ancrée dans une histoire

« Le féminisme n'est pas une histoire de « filles », mais l'histoire d'un humanisme révolutionnaire qui a bouleversé le monde, comme peu d'idéaux peuvent se vanter de l'avoir fait. Cela mérite que l'on prenne au sérieux son histoire ». (Caroline Fourrest)

Ces dernières années, les médias sont laudatifs quant à l'émergence de nouveaux mouvements féministes. Pour Michèle Ferrand, « On assiste à la montée d'une troisième vague »[1]. Mais qu'elle est-elle ? Existe-t-elle vraiment ou s'agit-il d'une construction sociale ? En dehors des débats académiques concernant la légitimité des mouvements, il est primordial de comprendre cette classification (souvent critiquée) dans son contexte sociopolitique car il n'existe pas de théorie générale du féminisme. Il s'agit plutôt de courants théoriques et militants divers qui posent des questions sur les inégalités entre les femmes et les hommes dans la société. Lorsqu'on parle de féminisme, on se réfère en réalité à des courants hétérogènes à la fois dans le temps et dans les champs invoqués. Comme tout mouvement social, le(s) féminisme(s) est traversé par différents courants de pensée qui cherchent à comprendre pourquoi et comment les femmes occupent une position subordonnée dans la société.

L'histoire du féminisme est un objet qui se place à la confluence des femmes, du genre mais aussi du politique et du social. Quels sont les classements les plus pertinents pour rendre lisible une histoire complexe tant sont multiples les initiatives, les associations, les formes de féminisme ? Nous allons ici envisager les trois vagues féministes selon une classification historique donnant l'impression erronée d'une certaine homogénéité à l'intérieur de chacune d'entre elles. Or, il n'en est rien ; en fonction des champs et des moyens préconisés, les

[1] Auteure de *Féminin, masculin. Paris, La Découverte, 2004*

féministes et les femmes issues de ce mouvement ne pensent pas toutes de la même façon. Il convient de différencier les militant-e-s du courant, si tant est qu'il existe un courant unificateur !

Résolument inscrite dans la sociologie (féministe), qui permet de « regarder la société avec des lunettes de genre », je prends le parti d'une approche collective, sans nier les différences individuelles, subjectives, qui sont propres à chaque personne.

Cet article, fruit d'une double posture : celle de militante féministe et de chercheure en sciences sociales, propose d'envisager ces trois vagues en lien avec leur histoire, les personnes et les théories émergentes dans les sciences humaines, afin de démontrer que le(s) féminisme(s) est un projet toujours en lien avec les pratiques et pensées d'une époque.

1. L'émergence d'une première vague féministe : un féminisme de l'égalité

La première vague émerge sous la Troisième République, et se concrétise avec les suffragettes[2], qui, au début du 20ème siècle se sont battues en Angleterre pour le droit de vote. Soutenues par certains hommes, elles ont conquis des droits politiques : le droit de vote, le droit d'occuper des fonctions publiques et la reconnaissance de leur statut de « personne » à part entière. De nombreuses associations, nationales et internationales se constituent autour de 1900 : elles préparent des rassemblements où les arguments, les projets, les programmes sont élaborés.

Certaines militantes très activistes ont perpétré des actes de violence, allant de vives manifestations au dépôt de bombes dans les stades, à la lacération de tableaux dans les musées, à la molestation de parlementaires[3]. Ces actes engendrèrent une loi de répression en 1908 conduisant à des poursuites pénales, ou d'emprisonnement. Elles choisirent l'incarcération au lieu de payer une amende. Ce fut le début d'une suite d'arrestations suscitant la sympathie du public pour les suffragettes. Celles-ci se mirent à brûler des institutions symboles de la suprématie masculine qu'elles combattaient : une église ou un terrain de golf réservé aux hommes par exemple. Des grèves de la faim suivirent dans les prisons. Les suffragettes eurent ce qu'elles considérèrent comme leur première martyre en 1913 quand Emily Davison fut tuée en tentant d'arrêter le cheval du roi George V, qui participait à un derby. Elles obtinrent le droit de vote (restrictif) en 1918 et ouvert à toutes en 1928. Malgré les avancées des suffragettes britanniques, en France, les femmes n'ont bénéficié du droit de vote qu'en 1944, moins d'un an avant celui des militaires de carrière, qui en étaient également exclus.

Cette première vague féministe s'enracine dans les écrits théoriques de John Stuart Mill dont les deux ouvrages, Considerations on Representative Government (Le Gouvernement

[2] Femmes qui, en Angleterre, militaient pour le droit de vote féminin, avant la modification de la loi électorale.
[3] En 1903, Emmeline Pankhurst fonde l'Union sociale et politique féminine (Women's Social and Political Union, WSPU) avec ses 2 filles et un groupe de femmes britanniques rapidement nommées suffragettes, commençant une bataille plus violente pour obtenir l'égalité entre hommes et femmes.

représentatif) et Subjection of Women[4] ont, bien après la mort de leur auteur en 1873, alimenté le mouvement suffragiste.

Ce mouvement dépendait des champs émergents qui étaient l'économie[5] et la philosophie. D'ailleurs, cette vague a connu une tendance active qui a cherché à associer le combat social et le combat politique, à convaincre syndicats et mouvement travailliste en plein essor de tendre vers une démarche égalitaire.

Dans la lignée des philosophes des Lumières, mais emprunts de la sociologie naissante, les philosophes du 19ème siècle, tels Tocqueville ou Nietzsche continuent à œuvrer pour l'égalité de tous les êtres humains. L'égalitarisme politique et social sera au cœur des revendications des suffragistes. Ceci explique l'implication politique de ces militantes, qui occuperont des places lors des gouvernements socialistes ou démocrates. Marianne Weber, sociologue et présidente de la fédération des associations de femmes allemandes, siègera au parlement de Baden dans les années 20. N'excluant pas d'autres aspects tels que les inégalités dans le travail et les salaires, quelques militantes plus « radicales » constituent dans les années 1920 et 1930, le noyau d'un « néo-féminisme » dont les combats concernent autant le droit à la « propriété de son corps » que l'égalité civique.

Cette première vague mixte a permis, à l'instar des champs dominés par les sciences économiques, sociales et politiques d'accéder à l'égalité civique. Engagées politiquement, ces pionnières portaient un projet féministe collectif et global, en lien avec le social.

2. La deuxième vague : des militantes et des théories divergentes

La deuxième vague féministe, qui se forme au cours des années 1960, révèle une profonde mutation des mœurs et des représentations : l'objectif principal est désormais la maîtrise du corps fécond. Le temps du « baby-boom », parfois caractérisé comme un « creux de la vague » féministe, est plutôt une phase d'exploitation des acquis[6]. La prospérité des Trente Glorieuses (1945-1975) attire des femmes de plus en plus nombreuses vers les activités professionnelles du secteur tertiaire. Leurs revenus améliorent les conditions de vie du ménage et leur procurent une autonomie financière. Elles souhaitent donc limiter les naissances. Pour faire abolir les lois qui entravent le recours à la contraception et pour combattre l'avortement clandestin, quelques pionnières fondent l'association *Maternité heureuse*, qui devient, au début des années 1960, le *Mouvement français pour le planning familial (MFPF).*

En même temps, le livre de Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*[7], renouvelle la pensée féministe[8] en désacralisant la maternité. Véritable « révolution copernicienne », l'auteure

[4] De l'assujetissement des femmes, 1869. Paris : Éditions Avatar, 1992. Ouvrage dans lequel il défend la cause de l'émancipation des femmes et demande à ce qu'elles bénéficient elles aussi du suffrage.
[5] Après les thèses de K. Marx, c'est l'apogée de l'approche macro-économique de Keynes, qui sera modélisée après la crise de 1929.
[6] La première française ministre en 1947, Germaine Poinso-Chapuis, féministe, élabore un grand nombre de lois favorables aux femmes.
[7] Simone de Beauvoir, Deuxième sexe : Les Faits et les mythes, t. 1, Gallimard, Paris, 1949

dissocie la femme de la mère. Cette élaboration théorique inspire une nouvelle génération de militantes, qui hissent au premier plan de leurs exigences spécifiques : la maîtrise de la fécondité et la liberté sexuelle.

Des mouvements très actifs, et parfois violents, le *MLF*[9], le *MLAC*[10], ont conquis de haute lutte le droit à l'avortement, et à une certaine liberté sexuelle. En 1972, le procès de Bobigny[11] amène peu après au manifeste des 343[12], puis enfin à la dépénalisation de l'interruption volontaire de grossesse en 1974. Tous ces mouvements ont émergé après mai 68 dans un contexte politique particulier propice aux revendications et aux réformes. Mais ils trouvent surtout leur légitimité grâce aux avancées de la recherche biologique et médicale[13], qui ont été autant d'arguments favorables à la légifération de ces pratiques.

Il en est de même sur le versant intellectuel avec les recherches en sciences sociales. Inspirées par l'exemple américain des *women's studies*, les femmes se lancent dans les sciences humaines – anthropologie, ethnologie, sociologie, histoire, psychologie, psychanalyse –. Sur les voies tracées par Simone de Beauvoir, elles analysent le *patriarcat* comme un système général d'oppression masculine. Au cours des débats, un mot surgit outre-Atlantique : le *gender*[14]. Il impose l'idée que le sexe n'est pas un fait de nature brute ; c'est une construction culturelle qui peut être modifiée. Le féminisme doit *déconstruire* tout ce qui, dans l'idéologie fait obstacle à l'égalité entre les femmes et les hommes.

Même si ce mouvement se voulait révolutionnaire et autonome, peu à peu, d'autres féministes revendiquèrent d'autres étiquettes. C'est à partir des années 1970 que des courants féministes divergents (à l'instar des sciences humaines) prennent forme, majoritairement par des féministes universitaires américaines. Des militantes des années 68, on passe à des courants de pensée féministe.

---

[8] Publié en 1949, cet ouvrage dépasse les données de la biologie, du marxisme, du freudisme, récusant l'idée d'une « nature féminine », éternelle et universelle. Il montre que la maternité et la vie privée est en fait le produit d'une aliénation culturelle. Chaque femme est d'abord un être humain : elle peut et doit s'affirmer comme individu, comme sujet autonome, en cultivant son intelligence grâce à des études de son choix, en exerçant des activités conformes à ses goûts et à ses aptitudes.

[9] Le Mouvement de Libération des Femmes émerge fin 1968 d'après les historiens, bien que sa chronologie repose essentiellement sur des témoignages oraux qui sont parfois contradictoires et polémiques.

[10] Fondé en 1973, le Mouvement de Libération de l'Avortement et la Contraception est une association féministe dont l'existence répond aux difficultés rencontrées par les femmes désirant avorter. Le but premier de l'association est de rencontrer les femmes dans les permanences et les aider à avorter en organisant leur voyage vers l'Angleterre et la Hollande ou en réalisant leur avortement sur place le cas échéant. L'action des militantes du MLAC est relayée par les maisons des femmes à partir de 1977.

[11] Gisèle Halimi, l'avocate de la jeune fille décide d'en faire un procès politique. Loin de nier l'avortement, les accusées (la fille victime de viol et sa mère) le revendiquent et Gisèle Halimi montre l'inefficacité de la loi de 1920, qui interdit la contraception et l'avortement. La jeune fille est relaxée à l'issue de son procès.

[12] Le manifeste des 343 est une pétition française parue le 5 avril 1971 dans le n° 334 du magazine Le Nouvel Observateur, et signée par 343 femmes affirmant avoir subi un avortement, s'exposant ainsi à l'époque à des poursuites pénales pouvant aller jusqu'à l'emprisonnement. Ce manifeste fera également la une de Charlie hebdo.

[13] Les biologistes avaient mis au point des protections efficaces contre le risque de fécondation (diaphragmes, spermicides, pilule contraceptive) ainsi que des techniques simples et sûres permettant d'interrompre une grossesse.

[14] Mal traduit en français par genre, la notion de genre est apparue pour la première fois sous la plume d'Ann Oakley afin de le distinguer du sexe dans Sex, Gender and Society, Temple Smith, 1972.

La psychanalyse étant la discipline maîtresse de l'époque, certaines féministes telles Julia Kristeva ou Antoinette Fouque prônent le différentialisme féministe, tout comme certains anthropologues l'ethno-différentialisme. Mettant les différences entre le masculin et le féminin au cœur de la pensée, ce courant propose une vision gynocentrée de la société afin d'enrayer la domination masculine et d'obtenir « l'égalité dans la différence » en développant la féminitude.

Issues de la philosophie, le féminisme universaliste vient contredire les « différentialistes »[15.] Initié par Simone de Beauvoir, le féminisme universaliste envisage les femmes dans ce qu'elles ont de commun à travers leur assignation de sexe et refusent toute « discrimination positive ». Shulamith Firestone écrit, dans La dialectique *du sexe (1970)*, qu'il y a trois courants féministes aux Etats-Unis dans ces années-là : le féminisme libéral égalitaire[16] le féminisme marxiste[17] et le féminisme radical[18] duquel elle se revendique. Malgré leurs lacunes respectives et les limites de cette classification, ces trois grandes tendances sont à l'origine des théories actuelles.

Le black féminism émerge au même moment aux Etats-Unis avec notamment Angela Devis et opère un tournant radical en dénonçant une oppression simultanée de race, de classe, de sexe et du modèle de sexualité qui va avec[19]. Le Black feminism et les lesbiennes féministes notamment, forceront les autres courants (hétéronormatifs) à intégrer à leurs analyses de classe et de sexe les dimensions « races », ethnie, hétérosexualité, exclusion sociale. Les féministes afro-américaines ont en réalité contribué à faire éclater la notion de « différence commune » entre toutes les femmes.

3. La troisième vague et le post-féminisme

Dans les années 80, suite à la lutte des militantes de la deuxième vague, les textes sont là. Légalement, les femmes jouissent des mêmes droits que les hommes et peuvent disposer de leur corps, mais les mentalités et les représentations sont prégnantes. Même si les courants de pensée féministe ancrés fin des années 70 sont toujours existants, une troisième vague apparaît dans les années 90 et perdure à ce jour[20]. Elle est représentée par une génération de féministes qui intègrent de nouvelles luttes et pratiques en rupture avec celles de la génération précédente, avec notamment la diversité au sein des groupes (lesbiennes, femmes de couleurs,

[15] La pensée universaliste présuppose que les valeurs communes sont plus importantes que les valeurs particulières. Les universalistes affirment que l'humain transcende toutes les différences.

[16] Il est en filiation directe avec l'esprit de la Révolution française. Liberté (individuelle) et égalité sont deux de ses principaux axes de lutte. Les causes des inégalités résident dans la socialisation différenciée, en raison des préjugés, des stéréotypes, des mentalités et des valeurs rétrogrades.

[17] Pour qui la fin de l'oppression des femmes coïncidera avec l'abolition de la société capitaliste divisée en classes et son remplacement par la propriété collective.

[18] Pour ce mouvement, le patriarcat explique la domination des femmes par les hommes. Il constitue un véritable système social des sexes ayant créé deux cultures distinctes : la culture masculine dominante, et la culture féminine dominée.

[19] « Toutes les femmes sont blanches, tous les Noirs sont hommes, mais nous sommes quelques unes à être courageuses » dénonce la double exclusion des femmes noires d'un féminisme blanc et bourgeois et d'un nationalisme noir sexiste.

[20] A noter que toutes les féministes ne s'accordent pas sur l'existence de cette vague.

prostituées, handicapées…). Elles investissent volontiers les champs médiatiques[21] et culturels[22] et ont pris conscience que leur mouvement devait rejoindre les hommes dans une cause commune. Ces féministes revendiquent donc la mixité sociale au rebours de la deuxième vague qui désirait avant tout faire émerger une parole indépendante des hommes. Prônant le dialogue entre les femmes et les hommes, ces féministes se rapprochent volontiers de la première vague dans la déconstruction des rôles féminins et masculins. Il faut convaincre que la virilité pour un homme (autant que la féminité pour une femme) n'est pas un passage obligé. Dans un contexte sociopolitique particulier et ayant acquis l'égalité de droits, les mouvements féministes luttent désormais pour la sauvegarde des libertés conquises, et la liberté dans les faits.

Issues de la philosophie et sociologie de la déconstruction, le féminisme postmoderne[23] remet en question la différence des genres masculin et féminin et des catégories de sexualités (hétéro, bi, homosexualité). Judith Butler, la figure de proue de cette pensée[24] s'appuie sur la théorie de la déconstruction pour conceptualiser sa démarche féministe. Elle refuse ainsi toute identité stable et affirme que la notion de genre est trouble et génère un trouble dans le genre. Articulant les luttes autour des différentes expériences de l'oppression - en tant que transsexuel(le)s, femmes, lesbiennes, gays, prostituées, racisées, etc, cette troisième vague reproche aux féministes égalitaristes, dans l'héritage de la deuxième vague, de faire des « femmes » une catégorie homogène, effaçant dans un faux universalisme les autres formes de domination comme le racisme, l'hétérosexisme, la domination de classe. Les perspectives postmodernes sont contestées par de nombreuses féministes, car ces approches remettent en question (selon les détracteurs-ices) l'idée d'une oppression commune à toutes les femmes, et donc de toute lutte féministe basée sur un projet politique commun.

Ces féminismes pluriels ont tout de même un idéal commun : celui de la disparition des rapports de pouvoirs institués par les normes de genre. La prise en compte des formes multiples d'inégalités d'accès aux droits des femmes et de l'impossible réduction des « femmes » à un groupe homogène est bien l'enjeu de cette troisième vague, mais il ne doit pas se dissoudre dans les particularismes.

Si la psychanalyse a fortement influencé le courant radical de la différence (Luce Irigaray notamment), la troisième vague est fortement imprégnée de la sociologie et de la philosophie, avec de nouvelles influences, telles que l'écologie, le post - modernisme et le «queer»[25]. A ce propos, la sociologie depuis les années 90 s'est emparée du champ du féminisme et produit

[21] Voir par exemple : Osez le féminisme, Mix cité, Causette.

[22] Citons par exemple le Lady Fest, qui depuis dix ans, met à l'honneur les artistes féminines partout dans le monde.

[23] Influencé par la french theory née dans les années 1960-70, autour de Derrida, Blanchot, Lyotard ou Deleuze.

[24] Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion, La Découverte, Paris, 2005 (paru aux Etats-Unis en 1990) pointe la dissonance entre l'être et le paraître, le sexe et le genre de la performance, et infirme l'idée qu'il y aurait de « vraies femmes » et de « vrais hommes »

[25] Le mouvement Queer s'adresse à toutes celles et ceux qui se définissent en dehors des normes identifiées de sexe/genre et de sexualité, en contradiction avec elles, ou jouant sur le brouillage de ces catégories sur lesquelles se fonde le système hétérosexuel. En cela, il est difficile à définir car ce n'est ni un look, encore moins une identité, ni même une pratique sexuelle.

énormément sur les études de genre, dans des domaines très variés, allant des inégalités salariales, la parité, le care,[26] aux violences de genre.

Contrairement à la deuxième vague, ce courant (si tant est qu'il y en ait un) prend en compte la dimension sociale. L'apparition de la pensée « queer », par exemple, montre que les oppositions d'hier, entre essentialistes et universalistes par exemple, peuvent se transcender, par une nouvelle approche des identités sexuées. Néanmoins, on peut regretter que cette vague peine à élaborer des utopies nouvelles dans ce contexte socioéconomique marqué par la crise et les inégalités sociales.

L'identité féministe est à la fois endogène et exogène : construite par les militant-e-s, à travers le collectif, ou par des figures singulières, ou construite par l'extérieur, et notamment par les médias et les recherches. Pour autant, les trois vagues décrites ici ne sont qu'une construction sociale, une catégorisation effectuée a posteriori. Car le(s) féminisme(s) est un projet politique et humaniste revêtant des réalités multiples. A ce titre, peut-il être englobé dans un courant ? C'est tout le problème des classifications ; elles permettent à la fois de comprendre une réalité, tout en la réduisant. Les militant-e-s des années 60 et 70, qui se battaient pour un idéal, ne pensaient pas représenter la deuxième vague de féministes.

Le féminisme a changé des aspects de la société occidentale, s'étendant de la culture à la loi. Maintenant, il sait que nous vivons dans un système où l'on ne peut parler d'homme sans parler de femme et vice versa, que l'un ne peut se définir que par rapport à l'autre de manière générale. D'un point de vue sociologique et historique, le féminisme peut être envisagé comme un (heureux) symptôme puisqu'il est révélateur des pratiques contemporaines d'une société donnée.

L'étude de ces vagues nous montre que le féminisme a toujours été pluriel, y compris à l'intérieur de chacune d'elles. Ses divisions, ses bourgeonnements sont la preuve de sa vitalité. Il n'est plus question de le traiter comme une mode éphémère. Il s'affirme de mieux en mieux comme l'autre face d'un humanisme enfin sexué, qui sait prendre en compte les deux « genres » et promouvoir leur égalité. Même si des controverses déchirent encore les féministes, il est aujourd'hui varié, à l'instar de la diversité de nos sociétés.

Nul doute que les féminismes et les mouvements évolueront dans les années futures en fonction de la société et des champs dominants. Nous emploierons alors d'autres catégories, d'autres vocables, en lieu et place de celles et de ceux que nous utilisons aujourd'hui, et peut-être parlerons-nous alors d'une quatrième vague ?

[26] Il peut être défini « par une attitude envers autrui » selon Garrau et LeGoff Care, justice, dépendance. Introduction aux théories du Care (2010) Paris, PUF. Le terme oscille entre l'attitude (l'attention, le souci ou encore la sollicitude) et un certain type d'action (le soin).

Bibliographie

ARIKAS E. (2006) *Penser le sexe et le genre,* Paris, PUF

BOURDIEU P. (1998) *La domination masculine,* Paris, Ed. du seuil

BUTLER J. (2005) *Trouble dans le genre,* Paris, La découverte

DORLIN E. (2007) *Introduction Black feminism Revolution ! La Révolution du féminisme Noir !* Paris, L'Harmattan

DORLIN E. (2010) *Performe ton genre : Performe ta race !, Repenser l'articulation entre sexisme et racisme à l'ère de la postcolonie,* Cahiers genre et développement, Paris, L'Harmattan

FERRAND M. (2004) *Féminins/Masculins, sociologie du genre,* Paris, Armand Colin

FIRESTONE S. (1972) *La dialectique du sexe. Le dossier de la Révolution féministe,* Paris Stock

GARRAU M. et LE GOFF A. (2010) *Care, justice, dépendance. Introduction aux théories du Care,* Paris, PUF

HERITIER F. (2001) *La différence des sexes,* Paris, Bayard culture

MALABOU C. (2009) Changer de différence. Le féminisme et la question philosophique, Paris, Galilée

WITTIG M. (2007) *La Pensée straight,* Paris, ed. Amsterdam